



**NEW GENERATION
100% BIO**

NOUVELLE FANTASTIQUE



FRÉDÉRIC STUDZINSKI

Frederic Studzinski

New Generation - 100% Bio

© Frederic Studzinski, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5437-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Le fantastique a le pouvoir de briser la monotonie d'un monde amer »

-

**« Un jour, même le temps finira par s'effondrer, figeant toute chose en un
cénotaphe que personne ne contempera. »**

-

**« La fin du monde surviendra quand on s'y attendra le moins. Rapidement
et sauvagement en laissant les lois cosmiques s'exprimer. »**

-

F. Studzinski

Avant-propos

Le récit *100 % bio* est né dans un potager face à d'étranges courgettes. Combien de fois n'ai-je pas été étonné par ces légumes ? Surpris par leur vitesse de croissance et leur indifférence face aux remontrances que je pouvais leur faire. Non, cette histoire ne retrace pas des faits authentiques, comme vous pourrez le constater. Je ne la rangerai pas non plus dans la catégorie « dystopie », puisqu'elle se déroule en un temps révolu. Je ne la qualifierai pas non plus de fabulation, mais plutôt d'odyssée véridique d'une réalité parallèle. Ne vous étonnez pas dès lors d'y trouver quelques divergences avec notre propre réalité.

Remerciements

Un grand merci à ma fille Caroline pour la relecture de cette nouvelle, ainsi qu'à ma compagne Rita pour ses encouragements et son œil aguerri.

Un remerciement appuyé à Frédérique Litt (correctrice de « Litt et Ratures ») pour son professionnalisme et sa gentillesse.

Merci également à tous les auteurs qui m'ont fait voyager au-delà du réel, là où les rêves deviennent réalité.

NEW GENERATION - 100 % BIO

« La nature recèle des secrets qu'il ne faudrait jamais semer car une fois expugnés des entrailles de la terre, ils pourraient y déverser leurs effluves malsains sans aucun état d'âme. »

Allen Mc Bride

1. La naissance

« Allen était persuadé que seuls les humains recherchaient désespérément la signification de leur existence. Êtres complexes perdus dans l'indifférence du néant. Mais qu'en était-il des végétaux, organismes ô combien plus élémentaires et primitifs ? Car tout le monde le sait, les plantes n'ont aucune intelligence. »

Allen Mc Bride entamait la trente-neuvième et dernière année de sa vie, et ne pouvait imaginer qu'il allait mourir avant cet automne. Comment aurait-il pu s'en douter, lui qui pétait la santé et la vitalité depuis son plus jeune âge ? Son ex-femme se nommait Audrey Callamberg. Son nom était un paronyme de « camembert » et de « calembour », ce qui était franchement curieux, car il ne pouvait lui reprocher de puer de quelque orifice que ce soit ou d'être encline aux jeux de mots subtils. Le seul défaut dont il pouvait l'accuser était sa félonie qui, un jour matin, le saisit à la gorge, tel un fromage périmé dans son emballage. Actuellement, elle exerçait ses dons avec un pharmacien pédant, au crâne plus lisse qu'un cul de nonne. Mais Allen percevait dans l'adversité le côté positif de leur rupture, malgré la peine qu'il ressentait sincèrement. Le fait qu'ils n'aient pas eu d'enfants lui semblait une bonne chose, car si cela avait été le cas, il aurait dû croiser cette femme chaque fin de semaine sur un parking pour se délester d'un gosse déboussolé, comme un dealer se débarrasserait d'une cocaïne de basse qualité derrière un container de viande avariée. Le petit Jésus avait été plusieurs fois par mois dans la crèche, mais il n'avait pas semé son maïs.

Mais revenons à la genèse des événements, située en cette fin de printemps chaud et sec. Une saison qu'Allen appréciait, contrairement à l'été, où il avait

l'habitude de grogner dès que la température dépassait les vingt-cinq degrés et d'éternuer à l'apparition des premiers pollens de graminées.

Il y a quatre ans, il avait été embauché par une spin-off de biotechnologie basée à Cleveland, spécialisée dans la confection de plasma artificiel. ABP Technology (Advanced Blood Power Technology) travaillait essentiellement sur l'élaboration de sang synthétique, et aurait très bien pu un jour devenir la référence sur ce marché extrêmement juteux. En dehors de son travail, le temps libre d'Allen se partageait entre des parties de tennis avec son meilleur ami, Pat Luchenballs, et l'entretien de sa maison bourgeoise située dans un coin perdu entre Pittsburgh et Cleveland (Ohio). Sa section cadastrale était rattachée à la petite ville d'Alliance, et sa demeure se trouvait à dix kilomètres à peine du paisible lac Berlin. Il avait la chance de posséder un grand jardin (un hectare d'une terre riche clairsemée d'arbres), et ses rares voisins se trouvaient à une distance respectable. Les Anderson habitaient à une centaine de mètres sur la gauche, et l'imposante bâtisse (datant du début du XIX^e siècle) que l'on apercevait au loin sur la droite appartenait aux Bradfield, famille d'avocats de père en fils. Allen jouissait là d'une quiétude indispensable à son équilibre mental après de longues journées de travail. L'année précédente, il avait eu l'idée (géniale d'après ses dires) d'aménager un potager à une vingtaine de mètres de sa terrasse, sur une portion de terre superbement exposée. Il y avait fait pousser avec succès une poignée de haricots fèves, et décida cette année d'étendre ses cultures à d'autres variétés de légumes. Allen savait pourtant qu'il n'était pas plus doué en jardinage qu'en mécanique, mais il aimait relever les défis. Pour lui, la pugnacité permettait de surmonter toutes les épreuves. Cette année, le destin s'allia à ses efforts en lui offrant des conditions météorologiques particulièrement propices à la plantation des semis.

Chaque année, Allen s'octroyait une semaine de congé durant le mois de mai afin d'entreprendre son nettoyage de printemps et de profiter du jardin avant l'arrivée des pollens de graminées. Cette fois, il décida de s'attaquer au rangement de son grenier, une pièce qu'il avait négligée depuis son divorce, et s'attela à se défaire de tout ce qu'il pouvait. Il vida tous les meubles de la pièce, et fit le tri entre ce qui devait être éliminé et ce qu'il allait garder. Dans le tiroir d'un vieux meuble en chêne, il tomba sur un vieux sachet à peine plus grand qu'une pochette à images, du genre de celles qu'il collait dans les albums « Pagnigni » quand il était gosse. Le devant du sachet représentait le dessin d'un trio de courgettes (jadis vertes sur l'emballage) se pavanant dans un potager

rabougri. Les courges écrasaient les autres légumes à la mine pathétique, comme si elles avaient été nourries avec un engrais surpuissant dont elles tiraient tout le potentiel. En arrière-plan, une maison ancienne de style victorien et un propriétaire au sourire satisfait (et aux manches de chemise retroussées) regardaient les cucurbitacées avec fierté. Il pensa que le sachet devait appartenir à son grand-père, car dans ses souvenirs, ce dernier possédait un superbe potager en Pennsylvanie.

Il manipula la pochette. Elle était scellée et intacte, malgré le fait qu'elle n'était pas de première jeunesse. Les couleurs et les inscriptions sur l'emballage étaient fatiguées, comme lessivées par le temps, et il était impossible d'en déterminer l'origine exacte. L'image délavée était balafrée par des lettres imprimées (autrefois rouge-carmin) formant les mots : « NEW GENERATION ». En retournant le sachet, il put remarquer une autre inscription, jadis gravée avec une encre plus noire que le Vantablack, que l'on distinguait encore très bien : « 100 % BIO ». Juste en dessous, l'on pouvait lire (bien que moins distinctement) la phrase suivante : « Attention, ne planter qu'en cas de nécessité alimentaire absolue. Cueillir les légumes tous les deux jours et incinérer immédiatement le plant en fin de saison ». Il fut amusé par ces recommandations loufoques laissant supposer qu'à l'époque, l'on maniait déjà l'humour comme une arme publicitaire. Il secoua légèrement le sachet et entendit de petits éléments s'entrechoquer. Il savait, pour l'avoir lu ou entendu quelque part, que les graines de courgettes pouvaient se conserver plusieurs années dans de bonnes conditions. Étant donné que la pochette devait séjourner dans le tiroir depuis une éternité, il n'avait pas grand espoir d'y trouver des semences en bon état. La curiosité le poussa tout de même à ouvrir le contenant, et lorsque trois graines glissèrent dans le creux de sa main, il fut surpris par leur aspect. Elles semblaient saines car luisantes et dodues comme l'accoudoir ciré d'un fauteuil en cuir. Sans se poser plus de questions, il décida qu'il en ferait des semis, afin de vérifier si l'aspect extérieur reflétait leur bonne santé apparente, ou si, par contre, elles n'avaient plus un souffle de vie, coquilles d'or farcies de sable stérile. Mais quel âge pouvaient-elles avoir ? Pour ce qu'il s'en souvenait, à l'origine, le meuble appartenait à son arrière-grand-mère et avait ensuite été récupéré par son grand-père Harold à la mort de cette dernière, qu'il situa au début des années septante. Le buffet était de belle facture, travaillé à la main dans un chêne noble, et probablement le seul objet de valeur qu'avait possédé la vieille dame. À l'époque, le vieux Harold avait dû y entreposer des graines de

potagers, et lorsque le bahut fut vidé et avait rejoint la cave de son fils (après sa mort en 1992), un sachet était manifestement resté coincé dans l'un des tiroirs du meuble. En 2010, Allen hérita lui-même du meuble lorsque son père, Harry, déménagea à Pittsburgh dans un trois-pièces trop exigü pour accueillir le dressoir. Depuis, il n'avait plus bougé du grenier. Au fil du temps, il y avait entreposé toutes sortes de bibelots et ustensiles, et se rappela ne jamais y avoir aperçu le sachet. Il estima l'âge des graines à une trentaine ou une quarantaine d'années. Seuls les fondamentaux de la botanique et ses connaissances acquises au lycée le firent hésiter à les planter, car les graines potagères ne peuvent pas se conserver plus de cinq à dix ans, même dans des conditions optimales. Alors, avec quarante années dans les fibres, il ne fallait pas songer à une résurrection miraculeuse. Cependant, Allen était un homme factuel et il restait sceptique. Voir c'est croire, comme il aimait dire, et il savait que ce que racontaient les livres n'était pas toujours parole d'Évangile. Il décida de tenter le coup, ne serait-ce que pour rendre un dernier hommage au vieux Harold par le biais de l'inhumation de semences qu'il avait dû lui aussi planter dans son propre potager, il y a de cela bien longtemps.

Pour la manœuvre, il prit soin d'utiliser un terreau de qualité supérieure. Il planta les trois graines dans autant de pots de culture, qu'il déposa sur le rebord de l'appui de fenêtre de sa cuisine. Il les arrosa copieusement et ensuite les oublia, vaquant à ses occupations de rangement et à ses activités extérieures. Trois jours plus tard, alors qu'il déjeunait et regardait par la fenêtre en dessous de laquelle se trouvaient les petits pots, il fut attiré par une tache verte à la surface de l'un d'eux. Il s'interrogea d'abord et conjectura ensuite sur cette anomalie, sans pour autant se lever de sa chaise. Était-ce un petit pois ou une perle verte tombée par mégarde dans l'un des récipients de terre ? Il n'avait pas mangé de pois depuis belle lurette et il ne pratiquait pas le scrapbooking ou la confection de bracelets de perles. Il conclut finalement à l'explication la plus rationnelle (principe du rasoir d'Ockham) et se dirigea, tasse de café en main, vers l'appui de fenêtre. Il resta bouche bée, car deux des trois graines avaient éclos et commençaient à déployer leurs petites feuilles vertes. Le troisième pot restait quant à lui assez timide (pour le moment ?). C'était fascinant et intrigant. Comment était-il possible de revenir à la vie après avoir séjourné tant de temps au fond d'un tiroir ? Il pensa aux vieilles momies égyptiennes, et se demanda ce qu'il se passerait si on les réhydratait dans un bon terreau. L'inscription sur le sachet lui revint à l'esprit : « NEW GENERATION ». Les graines provenaient-

elles du génie génétique et avaient-elles été modifiées pour résister plus longtemps au stockage ? Mais l'autre côté du sachet affirmait « 100 % Bio » et contredisait cette hypothèse. Mais que voulait dire exactement « 100 % biologique » ? Tout ce qui est vivant n'est-il pas biologique ? Et puis, à l'époque (comme toujours actuellement), ne racontait-on pas n'importe quoi pour vendre ces produits ? Qui vérifiait réellement ces affirmations ?

Chaque jour, il observait attentivement la croissance des plants. En une semaine, la tige centrale s'était bien ancrée dans la terre et d'autres feuilles commencèrent à apparaître. Le troisième pot, qu'il pensait stérile, présentait maintenant une pousse bien verdâtre. Regorgé d'enthousiasme, il alla retourner un coin de terre du potager, juste à côté de la rangée de haricots qu'il venait de planter.

Une semaine plus tard, le mercredi 23 mai exactement, il mit les trois plants en terre, les sema en triangle et les espaça l'un de l'autre de deux mètres de terre vierge. Il savait, pour l'avoir vu, que ces plantes pouvaient développer une belle exubérance, et qu'il fallait les écarter suffisamment pour ne pas qu'elles se fassent du « rentre-dedans ». Chaque soir, il arrosait consciencieusement ses bébés. Aussitôt fait, il lui semblait que les trois plants buvaient littéralement l'eau qu'il leur donnait et qu'ils grossissaient à vue d'œil. Il mit ses visions sur le compte de la fatigue qu'il accumulait en fin de journée.

Les premières fleurs apparurent deux semaines plus tard. Au nombre de trois (une pour chaque plante), elles étaient magnifiques : soyeuses, orangées et voluptueuses à souhait. Chaque plant ne développait qu'un embryon de courgette. La récolte s'annonçait maigre (trois courgettes), mais il s'estima déjà très heureux. Et puis, d'autres fruits allaient sûrement se développer. Peut-être allait-il devoir acheter un surgélateur pour faire des stocks ? Allait-il faire des jaloux au travail en apportant ses surplus de récolte ?

Mercredi 13 juin 2018

Ses deux bébés avaient la taille de petits cornichons. Le troisième plant avait un peu de retard sur les deux autres, mais semblait vouloir absolument le combler, comme par orgueil. Son calendrier du boulot lui imposa de les abandonner une semaine pour se rendre au colloque annuel de sa firme. La réunion se tenait toujours dans un endroit chic (on ne regardait pas à la dépense),